

## La force des faibles

Alain Deneault

Numéro 326, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

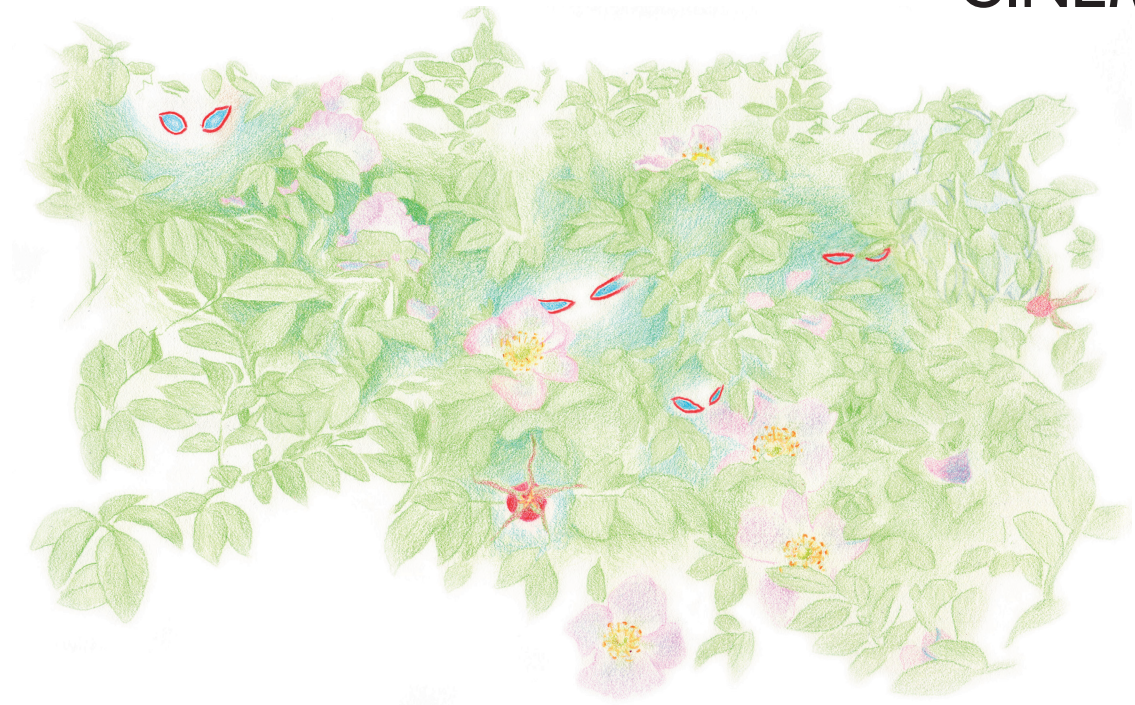
0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deneault, A. (2020). Compte rendu de [La force des faibles]. *Liberté*, (326), 83–85.



## La force des faibles

Alain Deneault

**L**a fin des terres, l'essai cinématographique de Loïc Darses produit par l'Office national du film, s'annonce comme le grand témoignage des millénariaux, une génération qui s'est affirmée socialement comme jamais on n'en avait vu une le faire depuis les années 1960. Frondeuses, ses nombreuses têtes d'affiche se sont déjà définies comme de véritables références, occupant des fonctions importantes dans des organisations universitaires, collégiales, commerciales, médiatiques, culturelles, ministérielles et parlementaires, souvent même avant d'être trentenaires. Ces intellectuel·les, dont on reconnaît certains noms au générique, constituent désormais des figures publiques investissant de nombreux sujets nouveaux : la démocratie directe par opposition à la social-démocratie à l'ère de la mondialisation, le municipalisme politique, le tirage au sort pour constituer les assemblées législatives, le féminisme radical, la défense des minorités sexuelles, l'antiracisme sous toutes ses formes, la solidarité anticoloniale, l'agriculture urbaine et la permaculture, l'entrepreneuriat local, le renouveau urbanistique... À la marge, ce sont encore de jeunes militant·es qui sauvent l'honneur quand vient le temps de bloquer l'accès à des sites d'exploration gaziers. Plus encore, la conjoncture technologique – les « médias sociaux » et autres instruments computationnels dits « intelligents » –, dans laquelle cette génération s'est retrouvée avec aisance et vélocité, lui a permis de faire valoir sa voix et ses débats en contournant les organes de presse

**Loïc Darses**  
**La fin des terres**  
Québec, 2019, 91 min.

**Tim Davidson**  
**The Millennial Dream**  
Canada, 2016, 45 min.

institués, plus qu'il n'avait jamais été possible de le faire auparavant. Elle a ainsi imposé à toute la gauche, radicale comme modérée (incapable de donner un nouveau souffle au marxisme, au syndicalisme ou à l'action parlementaire), un virage sociétal mettant en avant les nombreux thèmes de l'*intersectionnalité*, entre autres sèmes empruntés au libéralisme anglo-américain.

Après avoir fait irruption dans la sphère publique québécoise avec fracas en 2012, à l'occasion d'une grève historique organisée selon des méthodes démocratiques novatrices, cette génération a renégocié, en creux, tout un rapport à l'obéissance, à la déférence et à la soumission face aux autorités. Et par des méthodes parfois brutales, comme la censure et les dénonciations publiques, elle a montré comment, sur des questions qui lui sont chères, elle est parfois capable de se faire justice elle-même. Usant d'un ton souvent péremptoire et parfois même intimidant, cette génération a tourné le dos au provincialisme de sa naissance pour lui préférer le village global, en faisant son entrée dans l'âge adulte avec puissance, résolution et détermination. Indépendamment de l'appréciation que l'on portera sur cette mutation, nul ne peut nier l'influence des millénariaux dans l'évolution de la conscience commune contemporaine.

Quelle déception alors que d'entendre, tout au long de cette *Fin des terres*, ses ténors s'affaisser, se présenter en simples spectateurs de leur propre société, se perdre en jérémiades, s'embourber dans des lieux communs

et multiplier les imprécisions au milieu d'encombrants titres de langage ! Le premier motif d'étonnement porte sur les notions que mobilisent les intervenant-es, dont on n'entend que les voix, confondu-es qu'elles sont derrière des images chargées d'illustrer leurs propos en de patients travellings. Alors qu'on s'est habitués à voir cette génération aborder le réel à partir d'une philosophie des droits et des subjectivités communautaires, on la découvre soudainement tributaire d'une conception politique que l'on croyait jetée par-dessus bord : le bon vieux discours « souverainiste ». Ce n'est pas que cette thématique soit centrale qui surprend (elle reste pertinente), mais qu'elle le soit dans sa mouture la plus ancienne, identificatoire, si *sentie*, si peu conceptuelle, presque ésotérique, et cultivée jusqu'à satiété par les générations antérieures. On reconnaît à nouveau une société qui, comme me l'écrivait récemment une professeure retraitée, exaspérée, et émigrée, « change en restant la même ou, plus clairement, s'installe dans une indécision vaseuse, bien entretenue par ses leaders dont les actions me semblent le résultat d'une dispute entre la brume et la gélatine ». Il y a deux ans, dans les pages de *Liberté*, le sociologue Gilles Gagné se désolait lui aussi que nous en fussions toujours à conjuguer « la souveraineté au passé » en demeurant « les passagers d'une société tétanisée par la peur de ses propres conflits ».

Nous voilà donc contraints d'observer une nouvelle cohorte s'engluant à son tour dans cette chimère, plutôt que s'en réappropriant les questionnements depuis le hors-champ historique qui est le sien, ce qui lui aurait permis d'articuler le réel autrement. C'est en fait en les campant dans une négativité stérile qu'elle reprend les reliques notionnelles sur le statut du Québec. Ce « vieux débat » qui est dénoncé tout au long du film, l'« impasse » qu'il représente, la caducité de la « vengeance » historique qui l'animait, sont les principaux points dont on traitera en se contentant de les désavouer, souvent dans de déconcertantes approximations et dans des énoncés vagues au point de se révéler indignes de la parole publique. Que veut-on dire précisément quand on avance que les Québécois « décident » qu'il ne s'est rien passé dans l'histoire récente, alors qu'on les présente aussi comme aliénés; qu'à la suite de la Conquête britannique, le clergé a « pris l'argent »; qu'il ne faut pas attendre que le Québec soit « parfait » avant de faire quelque chose; qu'il est « absurde » de se battre pour un territoire « qui ne nous appartient pas »; que « l'esprit de 1976, c'était aussi celui de 2012 »? Sauf quelques exceptions (quand on sort enfin du registre de l'opinion pour traiter de ce qui nous a façonnés et nous constitue : le legs de Pierre Perrault, la critique de l'enseignement de l'histoire au secondaire, la perversion de la transcendance par l'Église, les rares descriptions claires sur la violence coloniale infligée aux Premiers Peuples...), les interventions paraissent souvent malavisées. Il en est ainsi parce qu'elles se voient toutes interrompues au moment où, en fait, elles doivent s'amorcer, comme si elles devaient se satisfaire de leur état de slogans, de têtes de chapitre, de métaphores. Quelle est la portée

de ces affirmations, si trop peu d'explications substantielles les accompagnent ?

On ne se résout pas à l'idée, si peu représentative, que de jeunes militant-es et intellectuel-es chevronnés en soient réduit-es à de tels bredouilllements. Faut-il attribuer cet état de fait à un réalisateur se contentant d'extraits courts, qui tournent court, et qui renforcent ainsi à tort l'impression que toute une génération soit incapable de s'exprimer autrement qu'en 280 caractères? L'orientation des discussions a-t-elle desservi les intervenant-es? Leur provenance sociale, tout à fait homogène – une situation qui entre en contradiction avec le propos du film –, est-elle en cause? Comment éviter ce genre d'écueils quand on annonce, dès le début de l'œuvre, qu'il n'y aura ni « archives » (c'est-à-dire aucune conscience vive du passé) ni « politiciens » (soit une acception péjorative pour désigner les responsables politiques, voire l'institution publique elle-même)?

Rien n'émerge de cette opposition. Personne pour soutenir de nettes perspectives. Aucun n'aura l'audace, par exemple, d'en appeler au démantèlement du Canada, à la refonte de nos institutions par la création d'une assemblée constituante, à l'émergence de républiques plurinationales incluant les Premiers Peuples, à un grand projet d'accueil migratoire réfléchi et rigoureux, à l'élaboration d'un régime réellement confédéral reposant sur des structures municipales souveraines, à une conception vive des *communs*... Rien.

Même au sujet des événements politiques de 2012, les témoignages restent pauvres et se résument à de simples impressions : « quelque chose est en gestation », il y a « quelque chose qui se passe », ça « change ta vie », « le monde est dans la rue », il y a « de l'espoir », c'est une « force extrêmement forte » qui est à l'œuvre et qui « fait extrêmement du bien ». Tant de livres sur cette année marquante pour en arriver à de telles formules?

En réalisant *L'encerclement* (2008), Richard Brouillette, entre de nombreux autres documentaristes, a pourtant montré il n'y a pas si longtemps comment la rigueur conceptuelle pouvait se laisser entendre au cinéma.

On relève en outre, dans ce documentaire qui traite pourtant du territoire, une omission proprement incroyable : l'absence absolue de la moindre référence à l'écologie. Alors qu'il ne nous reste que quelques mois, dixit le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, pour tenter de freiner la courbe des variations climatiques afin d'éviter une surchauffe planétaire à plus de 2 °C, laquelle générera des perturbations imprévisibles de très grande ampleur; alors que les espèces sont appelées à disparaître par centaines de milliers à très brève échéance, au point de déstabiliser fondamentalement la chaîne alimentaire universelle et l'agriculture; alors que les forêts du monde se réduisent comme peau de chagrin; alors que les glaciers fondent et que la montée des crues menace des populations entières... il faudrait assister, satisfaits, à des ratiocinations sur l'identité, qui plus est dévelop-

pées dans le lexique dépoussiéré de nos parents? Le tout comme si les représentant-es de cette génération avaient désappris à parler leur propre langue... On en vient à vouloir la leur rappeler, comme des anthropologues le font auprès de peuplades assimilées.

On retrouve plutôt le portrait désolant d'une génération déployant l'entièreté de ses forces à lutter contre sa propre torpeur. « On n'est pas dans une grande époque, on est dans une petite époque. » Le ton général est celui de la plainte d'un *nous* informe : on ne nous a pas transmis les valeurs de l'époque où le Québec se disait alors *quelque chose comme un grand peuple* et vibrait de manière épique aux harangues syndicales, on nous en a même privés, nos parents ayant « manqué d'espoir »... Mais dès qu'il en est question, lesdites « valeurs » (le pays, la nation, le syndicalisme, l'engagement politique, le sens de l'histoire...) passent pour repoussoirs et font l'objet d'un rejet dépourvu de dialectique. Le documentaire fait certes comprendre en son commencement qu'on ne saurait passer comme collectivité pour « un gros tas d'individus », mais on récuse du même souffle tous les concepts de notre tradition qui sont susceptibles de conférer de la consistance à un peuple qui se veut davantage que l'addition numérique de ses éléments. Ces concepts ne seraient pas « du domaine du concret ». On a fait le détour de la question.

C'est donc en simples spectatrices que tendent à se présenter les voix qui nous parviennent. Les assertions passent trop souvent pour des paraphrases et des incantations de ce qui devrait être fait, plutôt que de consister en un alliage entre la critique et le faire, soit la *praxis*. Quand vient le temps d'assumer une subjectivité historique, c'est mollement que des adages républicains ou anarchistes mêlés à des considérations bien-pensantes viennent tenir lieu de concept. On ne veut pas, de toute façon, passer pour la « génération élue » qui devrait prendre sur elle tous les avatars du passé. « On est dans le flou. » En pleurant les ratés de ses parents, on se présente sans le mérite d'avoir échoué soi-même. Le « spectacle » idéologique contemporain tel qu'il est dénoncé, c'est-à-dire en attendant le spectacle de son effondrement, fait surtout penser à la mouvance *post-situ* que dénonçait Guy Debord, plus qu'à la critique que ce dernier a vivifiée. « Pour moi, on n'est vraiment même pas rendus à faire quelque chose, je pense. » Au chapitre titré « La réappropriation », qui clôt le dernier tiers du film, on a droit à un timide et dérisoire sursaut, qui a plutôt les allures d'un hoquet, se concluant substantiellement par : *je devrais m'en foutre du Québec, mais finalement, j'm'en fous pas*.

Ce phrasé chagrin est débité sur fond de travellings lents, caressant avec grand art des images fluides (si seulement les intervenant-es avaient pu parler comme le directeur photo a su capter les images). Mais l'exercice laisse, lui aussi, sur un malaise. Montréal surtout, et qui plus est ses quartiers et institutions les plus connues, glisse à l'écran en redoublant le propos sans l'enrichir. Le choix a porté sur des espaces publics rendus déserts, façon de déclarer que le monde ancien est aussi désin-

vesti que bon à prendre. Voici le Stade olympique à l'état froid d'abandon, tout comme ici l'Université du Québec à Montréal et là le Mile-End. Comme si le documentariste s'appliquait à nous faire comprendre que cette génération, à la façon de l'« ermite de masse » qu'évoquait déjà Günther Anders avec l'arrivée des grands médias, ne participait plus à l'espace public, trop occupée qu'elle est à en contempler chez elle le simulacre sur Facebook. Les segments prélevés sur la parole des intervenant-es suggèrent qu'on ne connaît pas le mode d'emploi de ce patrimoine, et qu'on n'en veut guère en réalité. Tout le contraire d'une scène analogue offerte dans un autre documentaire récent – *Labrecque. Une caméra pour la mémoire* (Michel La Veaux, 2017) – lequel nous montre Jean-Claude Labrecque seul dans un Stade olympique désert, mais l'investissant d'histoire par sa seule présence. C'est sans doute pourquoi ces images léchées se desquament par moments, des suites d'un traitement numérique. Le titre, *La fin des terres*, figurant dans un pastiche du logo de l'exposition Terre des hommes de 1967 – croisement entre la littérature et la modernité technique telle qu'elle a été marquée par Antoine de Saint-Exupéry –, vise à signer cet arrêt de mort. C'est stationné dans ce vide, dans cette vanité, que le propos s'enfoncera.

Cette position attentiste trouve son explication dans l'idée que nous nous trouverions collectivement dans une période de transition : un monde peine à disparaître pour laisser la place à un autre, qui, lui, se démène pour naître. Mais il est paradoxal que tout s'énonce dans des formules passives donnant à penser qu'on n'est pas de cette transition-là, qu'elle se fait sans nous. On croit entendre la parole d'un client insatisfait de l'époque qui lui a été livrée.

Portant sur le même sujet, et réalisé presque au même moment, le documentaire canadien *The Millennial Dream*, de Tim Davidson, offre un heureux contre-exemple à cette déconfiture. La transition (*shift*) porte ici, de manière analogue, sur la fin du « rêve américain » et le renouveau qu'elle appelle. Mais il ne s'agit pas ici d'en traiter dans la dérélition. L'évolution des enjeux socioéconomiques et éthiques y est assumée par des gens actifs, parlant tout à tour d'agriculture locale, d'urbanisme ou d'entrepreneuriat. De facture beaucoup plus traditionnelle, le film laisse certes perplexe par la manière qu'il a de tenter la quadrature du cercle entre l'économie de marché, le management, la robotique, le marketing, l'écologie, le secteur tertiaire, l'urbanisme et le virage entrepreneurial de l'université, comme on tend à le faire dans la culture protestante du compromis en vigueur au Canada anglais. Il décoïte aussi par le peu de considérations qu'il fait de la politique comme telle, comme si elle n'existait plus du tout. Les discours écologistes qu'il fait entendre restent également lacunaires. Mais l'élan qu'il donne à sa réflexion l'amène à situer le débat sur un plan sociologique bien défini. Que ce documentaire donne envie d'en découdre sur le plan des idées et de son idéologie constitue une force en regard du mur des Lamentations que devient l'écran lorsque *La fin des terres* y est projeté. L